

**PAYS-PASSEUR OU PAYS-PASSERELLE ?
LA LITTÉRATURE RUSSE CLASSIQUE
VUE PAR LA CRITIQUE HONGROISE**

ZOLTÁN HAJNÁDY

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, Paris et Vienne étaient les centres non seulement politiques mais aussi culturels du continent européen. La rivalité entre les Bourbon et les Habsbourg eut des effets bénéfiques sur le développement des arts. Mais, avec la chute de Napoléon, la domination de la langue et de la culture françaises en Europe connut sa fin. Il est paradoxal que ce soit Napoléon qui ait privé la langue française de son rayonnement alors qu'elle avait régné un temps comme langue commune des Européens et des Russes cultivés. A partir de là les Anglais, les Allemands, les Hongrois, les Russes et les autres peuples d'Europe ne reconnurent plus la supériorité de la langue et de la culture françaises. Le culte de Hegel et Schelling prit le pas sur celui de Voltaire et Diderot, le romantisme allemand se substitua à la francomanie. L'ambivalence de ce glissement d'un paradigme culturel à un autre se voyait dans le fait que les Européens d'alors pensaient à la française tout en formulant cette pensée à l'allemande.

Le XVIII^e siècle avait été le siècle de la France, siècle du rationalisme, des Lumières et de la Grande Révolution française. La victoire remportée sur la Grande armée stimula le sentiment national de la Russie. Les Russes avaient pris conscience du fait qu'ils pouvaient vaincre les Français non seulement sur les champs de bataille mais aussi dans la sphère du culturel. « Nous avons déposé les Français du glaive de Mars, nous leur disputerons aussi les lauriers d'Apollon » avaient coutume de dire les guerriers russes qui revenaient d'Europe occidentale, avec non seulement le souvenir de la culture et du mode de vie européens, mais aussi l'aspiration à les retrouver à domicile.

Lors de la guerre contre Napoléon la Russie avait administré la preuve de sa puissance militaire. Elle aurait voulu à la suite montrer au monde entier sa force morale. « A l'avenir nous mettrons sur les plateaux de la balance de la vie européenne, en plus de notre victorieux glaive russe la pensée russe... »¹ se prenait à rêver Bielinski. Tchaadaev qui avait pris part aux campagnes militaires triomphales de la Russie, caressait les mêmes espoirs : « Le jour viendra où nous serons devenus le centre intellectuel de l'Europe du fait que déjà maintenant nous en constituons le centre politique ; notre puissance à venir, fondée sur la raison, l'emportera sur notre puissance actuelle qui s'appuie sur la force matérielle »². Les Russes étaient convaincus que le XIX^e siècle serait leur siècle. C'est ainsi que Vladimir Odoïevski termine son ouvrage *Les Nuits russes* : « Le XIX^e siècle appartient à la Russie ! »³ Gogol prophétisait dans le même esprit : « Que s'écoule une dizaine d'années et vous verrez l'Europe venir chez nous non pour acheter du chanvre et du lard mais pour acheter cette sagesse qu'elle ne trouve plus sur ses marchés »⁴.

Le fait que ces prophéties se vérifièrent quelques dizaines d'années plus tard devait être relevé par Eugène Melchior de Vogüé, cet

-
1. V.G. Belinskij, « Мысли и заметки о русской литературе », (« Pensées et remarques sur la littérature russe »), in *Собрание сочинений в трех томах* (*Œuvres en trois volumes*), Moscou, 3, 1948, p. 44.
 2. P. Ja. Šaadaev, *Полное собрание сочинений и избранные письма* (*Œuvres complètes et correspondance choisie*), Moscou, 2, 1991, p. 99.
 3. V.F. Odoevskij, *Сочинения в 2 томах* (*Œuvres en deux volumes*), Moscou, 1, 1981, p. 246.
 4. N.V. Gogol, *Собрание сочинений в восьми томах* (*Œuvres en huit volumes*), Moscou, 7, 1984, p. 316.

observateur impartial qui avait vécu de longues années en Russie et qui connaissait personnellement Dostoïevski et Tourgueniev ; il écrivait dans son ouvrage *Le roman russe* en 1886 : « Je n'ignore pas que notre énorme production romanesque peut encore se targuer de triompher sur les grands marchés de librairie ; on l'achète par habitude et par mode, on s'en amuse un instant ; mais, sauf de rares exceptions, le livre qui agit et nourrit, celui qu'on prend avec sérieux, qu'on lit dans la famille assemblée et qui façonne à la longue les intelligences, ce livre ne vient plus de Paris. Je note ici, le cœur chagrin et désirant me tromper, l'observation qui résume pour moi un long commerce avec l'étranger : les idées générales qui transforment l'Europe ne sortent plus de l'âme française. Aussi malheureuse que notre politique, dessaisie de l'empire matériel du monde, notre littérature laisse perdre par ses fautes l'empire intellectuel qui était notre patrimoine incontesté »⁵.

Les lecteurs français d'alors auraient pu s'offusquer des propos irrévérencieux de leur compatriote. Vogüé affirmait que Tolstoï et Dostoïevski avaient non seulement dépassé mais même surpassé les écrivains français par la puissance de leur expression artistique et leur rayonnement. Le critique français n'exagérait en rien, le roman russe du XIX^e siècle était parti à la conquête du monde. Parmi les écrivains russes, l'Europe avait fait connaissance tout d'abord de Tourgueniev. La psychologie profonde et le lyrisme délicat de ses romans avaient convaincu le lecteur étranger que Tourgueniev soutenait la comparaison avec ses homologues étrangers. Mais après s'être familiarisé avec les romans prophétiques de Dostoïevski et de Tolstoï aucun romancier n'aurait plus osé se comparer avec ceux-ci. La culture russe matérielle et spirituelle qui, depuis l'époque de Pierre I^{er}, dépendait pour beaucoup de la culture européenne, commença, à compter du milieu du XIX^e siècle, à payer sa dette en retour, et parfois même au centuple.

La langue et la culture hongroises, du fait des origines finno-ougriennes, ont toujours représenté un îlot isolé entre les mondes romano-germanique et slave, aussi bien point d'affrontement que vecteur de médiation. Endre Ady [a] a dit de la Hongrie que c'était un « pays-passeur » qui faisait continuellement la navette entre ses rivages occidentaux et orientaux. Selon István Széchenyi, notre

5. E.M. de Vogüé, *Le Roman russe*, Paris, 6^e éd., 1906, p. XLVIII.

grand réformateur politique, qui a fondé notre Académie [b], les Hongrois seraient un peuple oriental qui aurait les yeux tournés vers l'Occident. En renonçant au paganisme les Hongrois se sont joints à la chrétienté occidentale il y a mille ans grâce à saint Etienne [c], devenant ainsi « enfants de Rome ». Parmi nos voisins slaves il y eut des peuples qui, comme nous, adoptèrent le christianisme occidental, mais aussi d'autres qui optèrent avec la Russie pour la variante orientale du christianisme et se firent ainsi « fils de Byzance ». Le bien-fondé de ce choix pour les petits peuples d'Europe centrale et orientale était d'une importance vitale, mettant en jeu leur existence en tant que nation. Des œuvres importantes de notre littérature telles que l'*Oraison funèbre* ou *La lamentation de Marie* en vieux hongrois sont liées de multiples manières à la problématique de la foi et de la piété chrétiennes en Occident. La langue et la littérature hongroises, à l'instar des littératures des autres peuples d'Europe centrale et orientale, ont grandi dans le berceau du latin. Janus Pannonius (1434-1472) [d] affirmait fièrement qu'il était le premier véritable poète hongrois à avoir acclimaté les muses en terre de Pannonie (voir son poème *Eloge de la Pannonie, Laus Pannoniae*). Janus Pannonius, aussi bien que Boccace et Pétrarque, écrivait ses poésies avec la même facilité en latin et en sa langue maternelle.

L'église chrétienne du Moyen Age avait réuni les peuples d'Europe en un seul ensemble, mais sans pour autant sceller cette union politiquement. Jusqu'à la Réforme les peuples d'Europe se considéraient comme membres de la sainte église chrétienne, séparés géographiquement en nations mais unis en esprit. Cette unité de l'Eglise fut rompue par la Réforme. Le protestantisme, Nietzsche l'a écrit, fut pour la chrétienté « une attaque d'apoplexie qui la laissa à demi paralysée ». Lorsque l'idée médiévale d'universalisme eut rendu l'âme, les nationalités qui se constituaient sous le signe de l'unité nationale rompirent avec le *corpus christianum*. A l'idéal de l'universalisme médiéval se substitua la conception du particularisme national de sorte que le nationalisme est en Europe un phénomène post-chrétien. La langue maternelle fut l'un des moyens les plus essentiels mis en œuvre dans la genèse de la nation. Par cela même se trouvait remise en cause la prééminence du latin qui avait jusque-là enserré les peuples d'Europe dans son puissant carcan. La Réforme a été bien plus qu'une simple querelle de foi, pour les Hongrois, elle a, pour la première fois, ouvert le

problème existentiel en posant celui de la vie ou la mort de la nation, elle a permis le développement de la conscience et de l'idée nationales.

Notre vie spirituelle par la suite a longtemps encore continué d'être conditionnée par les influences étrangères : au XVIII^e siècle, l'influence française et allemande, au XIX^e siècle, celle de l'Allemagne qui devient prépondérante. János Batsányi [e] dans son épigramme d'inspiration révolutionnaire *A propos des changements en France* (1789) exhortait les nations européennes à prendre exemple de Paris : « Prêtez un regard attentif à ce qui se passe à Paris ! » Il y eut cependant dans l'histoire de l'éveil de notre conscience nationale au moins deux périodes où le « regard attentif » des écrivains hongrois n'était pas fixé sur Paris ou Vienne mais plutôt en direction de Moscou, Saint-Pétersbourg et Iasnaïa Poliana. Effectivement, à deux étapes de notre évolution — à l'époque de l'épanouissement du roman réaliste du XIX^e siècle et au seuil du XX^e, période de gestation de la littérature hongroise moderne — parallèlement à l'influence européenne s'est fait également sentir celle de la littérature russe. La génération regroupée autour de la revue *Nyugat* [f] découvrit au début du siècle dernier non seulement Baudelaire et Verlaine mais aussi les symbolistes et futuristes russes. C'est que les écrivains et artistes hongrois, tel le dieu Janus aux deux visages ou un aigle à deux têtes, regardaient de deux côtés à la fois, ce dont témoignent entre autres les titres des deux principales revues littéraires d'alors : *Nyugat* (L'Occident) qui a paru à Budapest de 1908 à 1941 et *Napkelét* (Le Levant), fondée à Kolozsvár et qui parut de 1920 à 1922. Et ce n'est pas seulement chez nous que se faisaient sentir les courants venus de l'art russe, on les retrouvait aussi à l'ouest de notre pays. Après l'« Age d'or » de la littérature et de l'art classiques du XIX^e siècle, le « Siècle d'argent » constitua un nouveau et puissant stimulant spirituel qui exerça une grande influence en Occident, y introduisant des formes nouvelles dans la peinture, la musique et l'art dramatique. Pour la seconde fois le monde occidental empruntait à la Russie en même temps qu'un style, un goût et des formes. Mais la troisième phase de la culture russe à avoir exercé une grande influence sur l'Occident a débuté après 1917.

Il est des peuples qui ressentent plus intensément que d'autres l'identité entre une culture importée et la leur propre. Tel est le cas,

par exemple, des Italiens et des Français vis-à-vis de l'héritage latin. Mais il y en a d'autres qui ne cessent de se trouver en conflit aussi bien avec l'héritage culturel romano-germanique qu'avec l'« influence russe » tels les Hongrois. L'histoire de la culture hongroise présente un dialogue et un débat internes incessants avec les cultures russe et européenne. Cette histoire est caractérisée par le fait que non seulement on accepte et approuve les apports des cultures russe et européenne mais que simultanément, ce qui n'est pas moins significatif, on les réfute. Les relations littéraires de la Hongrie avec la Russie et l'Europe se trouvent tantôt entravées par un repli sur soi négatif, tantôt caractérisées sur le mode positif par cette mutuelle fécondation qui permet l'interpénétration des cultures.

Le fait d'exister côte à côte depuis plus de mille ans avec des périodes de contacts intensifs et suivis entraîne que, dans les cultures de peuples voisins, dans leur langue, leur littérature orale et leur musique populaire se manifestent des traits de parenté et des similitudes quant au contenu. L'interpénétration va de soi ; la tâche des chercheurs est de déterminer quelle est la partie qui transmet et quelle est celle qui emprunte. Le peuple n'entend rien à ce qui est plagiat, il emprunte sans hésiter le moins du monde tout ce qui lui paraît beau et doté d'expressivité. C'est uniquement la politique qui décrète des interdits et dresse des barrières entre les peuples et les cultures.

Pourquoi la pensée hongroise a-t-elle été incapable à certaines époques de jeter un pont par dessus le gouffre qui sépare les cultures de ses voisins occidentaux et orientaux et d'opérer la synthèse de leurs points de vue ? C'est tout d'abord parce que, à des moments cruciaux de l'histoire hongroise, alors que la nation était menacée d'extinction, elle envisageait la culture étrangère comme un danger menaçant de détruire culture et mode de vie nationaux. Dans ces périodes, ce rapport à la culture étrangère générait non pas le dialogue mais le *refus*. Dans la germanisation ou la russification on voyait une menace non seulement pour les valeurs culturelles du passé de la nation, mais aussi pour son identité même. Herder avait prédit aux Allemands et aux Slaves un avenir brillant alors qu'il nous annonçait notre extinction en tant que Hongrois et affirmait que dans l'espace d'un siècle notre langue aurait disparu de la surface de la terre [g]. Loin de rejeter cette prophétie,

Kazinczy [h], Verseghy et Batsányi [j] la prenaient très au sérieux en tant qu'avertissement. Csokonai [k] lui aussi avait exprimé ses préoccupations quant à une éventuelle disparition de la langue hongroise en invoquant l'exemple de la langue d'origine turque des Coumans [l] qui avait fini par se diluer au sein du hongrois. On notera au passage que les Allemands, dans le but d'atténuer l'effet négatif de cette prophétie, ont institué un prix Herder [m] qui récompense tous les ans les deux écrivains qui ont le mieux contribué au développement culturel dans leur propre langue.

Des informations occasionnelles sur la littérature russe ont commencé à filtrer sporadiquement dans la presse hongroise à compter des années 1820 avant de devenir régulières dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Le ton de ces écrits dans la presse périodique était ambivalent : si on évoquait avec admiration des poètes russes comme Pouchkine, Lermontov ou le romancier Tourgueniev, on marquait simultanément son aversion envers la Russie des tsars, coupable d'avoir écrasé dans le sang la lutte de libération de la Hongrie en 1848 [n]. La guerre de Crimée suscita des illusions parmi les libéraux en lutte pour la liberté qui mettaient tous leurs espoirs dans une défaite de la Russie tsariste. Ils attendaient que se manifestent de nouveaux Garibaldi, de nouveaux Kossuths. On liait les espoirs de libération nationale à l'intervention étrangère mais l'échec du soulèvement polonais de 1863 vint à nouveau montrer l'inanité de ces rêves [o]. Dans les décennies qui suivirent l'écrasement du mouvement de libération nationale hongrois l'orientation française dans la culture hongroise ne fit que se renforcer. En 1890 nos écrivains commencent à faire le pèlerinage à Paris et les vieux modèles littéraires font place à de nouveaux. C'est alors que la littérature russe commença à faire une entrée discrète dans la littérature hongroise par le truchement de Paris, comme dans le cas de Tolstoï et Dostoïevski qui reléguèrent Tourgueniev au second plan.

Deux phases de distension des relations russo-hongroises coïncident avec les périodes 1877-1879 et 1914-1918 lorsque la russo-phobie reprit vigueur. La première de ces périodes correspond à la guerre russo-turque, la société hongroise mettant alors tous ses espoirs dans une victoire turque ; la seconde correspond à la Première Guerre mondiale au cours de laquelle la Hongrie affronte la Russie aux côtés des Allemands et des Autrichiens. Pendant

l'éphémère République des conseils hongroise [p] l'intérêt pour le voisin oriental s'éveilla à nouveau pour ensuite retomber brutalement. En fonction des aléas politiques les relations littéraires russo-hongroises tantôt étaient réduites à néant, tantôt étaient au plus haut. On trouve ces extrêmes avec par exemple le sommet de 1945 et, par contre, une désaffection totale en 1956. Toutes ces circonstances auxquelles s'ajoutaient les difficultés linguistiques (le hongrois n'est pas une langue slave mais une langue finno-ougrienne...) ont stimulé ou freiné la réception de la littérature russe en Hongrie.

Un premier pas important dans cette réception correspond à l'édition d'*Eugène Onéguine* [q] en hongrois dans la traduction de Károly Bérczy. La connaissance limitée qu'avait du russe le traducteur fit que Bérczy, conformément aux usages d'alors, s'appuya moins sur l'original du texte de Pouchkine que sur la traduction allemande faite par Friedrich Bodenstedt. A en croire A. Lidine, ce fut l'une des meilleures traductions du roman en vers de Pouchkine réalisée dans l'Europe d'alors⁶. Le traducteur ne fit pas que nous transmettre l'original, il fit aussi œuvre de créateur en l'adaptant au contexte hongrois. Le livre connut un succès comme peu de textes écrits dans la langue originale en rencontrent, sans parler des traductions. Jusqu'à 1952 la traduction d'*Eugène Onéguine* connut vingt et une éditions successives. Une nouvelle traduction fut réalisée par Lajos Áprily en 1959, version qui est restée depuis la plus populaire. Grâce à sa tournure d'esprit empreinte de mélancolie Áprily réussit à traduire avec brio la partie jouée par Lenski et Olga mais il fut moins heureux pour rendre la tonalité plus satirique, plus tranchée de la relation entre Onéguine et Tatianna. *Eugène Onéguine* a exercé une influence féconde sur la littérature hongroise en contribuant à y développer le genre du roman en vers. Beaucoup de poètes hongrois se sont inspiré du chef-d'œuvre de Pouchkine, de László Arany [r] et Pál Gyulai [s] jusqu'à Endre Ady [t] et Gyula Krúdy [u]. Les écrivains hongrois ont non seulement imité ce chef-d'œuvre mais ont voulu rivaliser avec lui.

Sa diffusion et sa popularité dans le public hongrois ont été favorisées par les convergences qui existent entre les modes de vie

6. A. Lidin, « Пушкин в Венгрии », (Puškin en Hongrie), *Новый мир*, 6, 1949, p. 238.

des deux peuples. László Arany (le fils du poète) soulignait que tout ce que nous montre Pouchkine dans son œuvre pouvait s'appliquer à la situation de la société hongroise dix ou vingt ans auparavant tant il y avait d'éléments communs ou similaires chez nos deux peuples : « Le maniérisme à la française des aristocrates de la capitale, l'arriération des propriétaires nobles vivant sur le mode patriarcal en province, l'influence de la littérature nationale qui se répand lentement parmi les demoiselles de la campagne ; la morgue des précepteurs et des gouvernantes venus de l'étranger dans les vieux manoirs seigneuriaux ; le besoin d'activité ne trouvant pas d'exutoire chez une jeunesse qui, enragée de débauche, finit par s'abrutir sous l'effet de l'oisiveté et de l'ennui de la vie ; tout cela, jusqu'aux albums des demoiselles de la campagne et aux rixes du dimanche chez les serfs aurait pu être dit *mutatis nomine* également à notre propos, n'est-ce pas le cas ? »⁷

Les relations littéraires russo-hongroises et l'étude historique des influences exercées sont pour beaucoup marquées par la recherche des parallélismes et analogies. Et tout cela en dépit du fait que la société et la littérature russes ont emprunté dans leur ensemble d'autres voies de développement que leurs homologues en Hongrie. Les chercheurs ont supposé qu'ils pouvaient mettre à jour une multitude de traits semblables entre les typologies des héros romanesques du type de l'« homme de trop » [v] et de la « *gentry* hongroise », exactement comme dans la vie, le destin et le caractère tragique du moujik russe et du paysan hongrois. D'après eux, Oblomov [w] diffère aussi peu de Pál Pató, noble paresseux tombé dans l'indigence, héros du poème du même nom de Sándor Petöfi, que la steppe russe de la puszta hongroise. Ils ont également relevé que les héros des œuvres littéraires des deux peuples vivent en plein air. Ils ont rendu compte de ce fait en expliquant que les Hongrois, tout comme les Russes, ont longtemps été un peuple nomade [x]. Le lecteur hongrois ressentait dans la littérature russe comme plus proches et plus familiers précisément ces traits qui demeuraient étrangers au lecteur occidental ; il reconnaissait ainsi dans l'âme russe sa propre âme, son propre caractère, le même problème existentiel, la même paresse, la même conscience de son inutilité. L'académicien István Sötér s'est lui aussi intéressé en

7. L. Arany, « Bérczy Károly emlékezete », in *Értekezések az MTA Nyelv-és Széptudományi Osztálya Köréből*, 10, 1875-1876, pp. 3-12.

priorité à ces ressemblances et analogies dans l'introduction qu'il a rédigée pour un recueil consacré aux relations littéraires russo-hongroises en en traduisant ainsi le ton et l'orientation : « L'influence exercée par la littérature russe et l'intérêt porté à la culture russe ont été également favorisés par les similitudes qu'on trouve au siècle passé entre nos deux peuples. Ces similitudes et ces liens entre les mouvements progressistes des deux peuples en même temps que leurs affinités dans le mode de vie ont suscité chez les écrivains hongrois un intérêt profond tout empreint de sympathie pour la littérature et la culture russes. Le traducteur de Gogol János Arany relevait dans la vie quotidienne russe des similitudes avec la vie hongroise et notait par ailleurs que les étranges propriétaires terriens de Jókai rappelaient les personnages des *Ames mortes*. La traduction d'*Eugène Onéguine* par Károly Bérczy est à ce point adaptée à notre environnement qu'on pourrait en placer des strophes en exergue au silence de Nyírség, aux rêveries et pérégrinations automnales de Gyula Krúdy, à croire qu'elles sont tirées de poésie hongroises. Tourgueniev fut une véritable révélation pour la génération de Réviczky et cet écrivain russe a contribué encore plus que Maupassant à la formation de la nouvelle hongroise moderne. L'influence de Tchekhov a favorisé l'épanouissement de l'art de la nouvelle chez Lajos Nagy, et il n'est pas difficile de reconnaître l'inspiration de Gorki dans l'élan révolutionnaire qui a inspiré notre littérature à l'époque de la République des conseils. On pourrait poursuivre l'énumération de toutes ces similitudes et différences. Et les analyser est d'autant plus justifié que les deux peuples à une certaine époque ont connu les mêmes conditions qui ont présidé à leur évolution et leur embourgeoisement »⁸.

Entre les sociétés et les cultures russes et hongroises il existe, bien sûr, à côté des similitudes, une quantité de différences fondamentales. Limitons-nous à un exemple. Chez nous l'élan révolutionnaire a été brisé à la suite de l'écrasement de la lutte de libération nationale en 1849. Le « compromis » de 1867 [y] ne fit qu'aggraver ce désenchantement et cette léthargie qui devaient dominer en Hongrie l'espace de deux générations. Or, en Russie, c'est précisément à cette époque, dans les années 1860, que se sont

8. G.G. Kemény (éd.), *Tanulmányok a magyar-orosz irodalmi kapcsolatok köréből I-III*, Budapest, 1, 1961, pp. 1-2.

affirmés les courants réformateurs. Il est possible que cela ait été lié au fait que la littérature russe d'alors était plus portée à la satire que la hongroise, comme le relevait déjà à cette époque Pál Gyulai.

Pour qu'un chef-d'œuvre de la littérature soit accepté par les lecteurs d'un autre pays une traduction, même de grande qualité, ne suffit pas, beaucoup dépend aussi du milieu de réception. C'est-à-dire dans quelle mesure la littérature d'accueil ressent comme siens les problèmes de la vie posés par la littérature venue d'ailleurs. La rencontre d'*Eugène Onéguine* avec les écrivains et les lecteurs hongrois a été un succès. Le public hongrois a assimilé l'œuvre de Pouchkine : entre les deux littératures se sont nouées des relations de dialogue, une coexistence originale.

Autant *Eugène Onéguine* a aisément touché le cœur du lecteur hongrois, autant cette œuvre a été accueillie dans l'indifférence aux Etats-Unis. Le mode de vie américain était si éloigné du mode de vie russe que le lecteur d'outre-Atlantique était incapable de faire sien le chef-d'œuvre de Pouchkine. Vladimir Nabokov a beau eu mettre en jeu tout ses talents de traducteur, joindre à sa traduction un gigantesque appareil micro-philologique (dans l'édition américaine en trois tomes le poème est littéralement écrasé par le texte et les commentaires qui l'accompagnent), il n'a pas réussi à surmonter le mur d'indifférence du lecteur américain. Cet échec n'avait rien à voir avec les capacités de Nabokov comme traducteur ni avec des travaux philologiques d'approche. Il a fait tout ce qu'il a pu en expliquant et commentant chaque « russisme ». On peut ici en donner comme exemple l'explication étymologique qu'il fait du mot *khandra* créé par Pouchkine et qui signifie en russe « mélancolie, vague à l'âme, spleen... » D'après Nabokov ce mot a pour origine en russe le second élément du terme médical *hypochondria*, c'est-à-dire que l'élément *chondria* (en russe *khondria*) correspond à *khandra*.

Bien sûr, chez nous, ce n'est pas non plus n'importe quel roman russe qui bénéficiera du même accueil unanime qu'*Eugène Onéguine*. Parmi les œuvres de Pouchkine, pendant longtemps n'ont pas de loin été traduites les plus importantes ; on a traduit par exemple *Le coup de pistolet* qui correspondait au goût romantique du lecteur hongrois d'alors (la traduction d'*Eugène Onéguine* n'a été réalisée par Bérczy qu'en 1866). Le roman de Lermontov, *Un héros de notre temps* avait été traduit en hongrois dès 1855, soit à

peine quinze ans après qu'il fût paru pour la première fois dans sa langue originale. Pourtant, là encore, la traduction n'a pas été réalisée à partir du russe ; elle s'appuie sur le texte de l'édition allemande de Vahagen von Ense qui ne reprenait pas l'ensemble du roman mais seulement l'un de ses chapitres, soit l'idylle romantique entre Petchorine et la jeune Tcherkesse Béla. La nouvelle *Le Manteau* qui dépeint avec compassion un petit homme a été traduite par János Arany de l'allemand en 1861 et bien que cette œuvre ait été accueillie favorablement par le public, c'est *Tarass Boulba* qui est demeuré l'œuvre de Gogol la plus populaire en Hongrie pour tout un siècle (ce que confirment les statistiques : jusqu'à 1945 *Le Manteau* a été édité huit fois, *Les Ames mortes* quatre fois mais *Tarass Boulba* onze fois). L'une des raisons d'une pareille popularité réside en ce que la poésie de János Arany et Mihály Vörösmarty qui souhaitaient ardemment ressusciter le genre épique a subi l'influence féconde de l'épopée de Gogol dont Guizot a pu dire que c'était l'unique roman du XIX^e siècle à mériter la qualification épique. L'œuvre majeure de Gogol *Les Ames mortes* a été traduite en hongrois en 1874 par Aladár György, ami oublié de Karl Marx, mais l'intérêt pour ce roman est demeuré marginal.

Dostoïevski et Tolstoï ont fait leur entrée dans la littérature hongroise, comme du reste dans la littérature occidentale, relativement tard. László Csopey a traduit en hongrois la nouvelle de Tolstoï *Bonheur domestique* en 1878 et le récit de Dostoïevski *La Douce* en 1879. A l'ambiance spirituelle de la littérature hongroise de la fin du siècle passé et du début de notre siècle correspondait le mieux le monde de Tourgueniev avec sa série de héros figés dans leurs souvenirs et campés avec nostalgie. Quant au roman *Crime et châtement*, il est paru en hongrois en 1888 sous le titre de *Raskolnikov*. Sans qu'on le comprenne dans toute sa totalité le roman n'en connut pas moins un succès foudroyant et reléqua au second plan les autres œuvres de son auteur. Il est symptomatique que le livre de Vogüé *Le Roman russe* (1886) fut traduit en hongrois par Imre Huszár plus de vingt ans après sa première publication, soit en 1908, au moment où André Gide en était déjà à analyser en détail sur les pages de *La Grande revue* le portrait de Dostoïevski dépeint par le célèbre spécialiste de la littérature russe d'alors, le vicomte de Vogüé. Le recueil des œuvres de Dostoïevski commença à

paraître aux éditions Révai en 1922. En 1929 fut mise en chantier une nouvelle édition.

Après un ou deux récits mineurs de Tolstoï traduits dans les années 1885-1886 ce fut au tour de *Guerre et paix* de paraître en hongrois. La traduction fut faite à partir de l'édition française parue chez Hachette en 1884. Il en fut de même avec *Anna Karénine* : Hugóné Trux, le premier à avoir traduit le roman en hongrois, utilisa non pas le texte original mais une traduction allemande ou française, à moins qu'il ne se soit inspiré des deux à la fois. C'est ce que laissent penser des gallicismes et germanismes grossiers.

Le deuxième Hongrois à avoir traduit *Guerre et paix* (en 1903-1905) est demeuré, comme son prédécesseur, anonyme. Une troisième et une quatrième traductions ont été réalisées à partir du russe et peuvent être considérées comme réussies, tout comme les traductions d'*Anna Karénine* que l'on doit à ce même groupe de traducteurs (Dezső Ambrozovics, Sándor Bonkáló et autres) à peu près aux mêmes dates, en 1905 et en 1928. On est redevable de la meilleure traduction d'*Anna Karénine* à notre grand écrivain Lászlo Németh [z] qui, dans les années où il était condamné au silence, se « mit au service de Tolstoï » (dans les années cinquante). La dernière traduction qui fait référence jusqu'à nos jours de *Guerre et paix* a été réalisée par Imre Makai en 1954, on doit aussi à ce dernier des traductions de Dostoïevski qui bénéficient d'une large diffusion comme *Les Démons*, *Les Frères Karamazov*, etc.

Tolstoï et Dostoïevski n'ont en Hongrie conquis le public que peu à peu, mais rien n'aurait pu arrêter ce processus. Parmi tous les classiques russes ce sont eux qui se sont le plus solidement implantés dans le monde culturel hongrois. Le prouve entre autre le fait qu'ils sont les seuls à avoir bénéficié de l'édition de recueils en traduction hongroise (l'édition hongroise de Tolstoï la plus complète, en dix volumes, est parue de 1964 à 1967, celle de Dostoïevski, également en dix volumes, de 1970 à 1973). A l'exception de quelques petits récits, presque toutes les œuvres littéraires de ces deux écrivains ont été traduites en hongrois. Par contre il n'y a qu'une partie insignifiante de leur correspondance, de leurs journaux intimes, de leurs œuvres journalistiques et religieuses ou philosophiques qui ait été publiée en hongrois, ce qui est insuffisant pour une pleine compréhension. La tâche est loin d'avoir été menée à terme. Il y aura bientôt deux siècles que la traduction artistique et

la critique agissent comme autant de ferments pour transformer les chefs-d'œuvre de la littérature russe et les implanter dans la vie spirituelle mondiale et hongroise en particulier. Au terme des deux derniers siècles c'est seulement de nos jours que soixante-dix-sept poésies de Pouchkine ont trouvé leur traducteur en hongrois avec le regretté poète István Baka. Il n'y a que cette année que les *Morceaux choisis de la correspondance avec les amis* de Gogol ont paru en hongrois, de même que de nouveaux fragments du *Journal* de Tolstoï.

L'accueil fait à la littérature classique russe en Hongrie appelle les conclusions suivantes. Les écrivains russes ont démontré aux écrivains traducteurs hongrois que l'on ne peut accéder à l'universel qu'en faisant fusionner le monde spirituel européen avec la culture populaire traditionnelle, sauf à demeurer des Européens des marges, dotés d'une « littérature tribale ». Or, la poésie hongroise a été d'une bien plus grande envergure que notre nation et notre plus grande perte réside peut-être en ce que nous ne pouvons transmettre au monde sa voix, que nous sommes incapables de nous élever du niveau du particulier à celui de l'universel. C'est à cette prise de conscience qu'est parvenu László Németh précisément en lisant et traduisant la littérature russe :

« Notre poésie n'est accessible qu'à peu de gens et notre prose demeure obstinément au niveau de la représentation naturaliste : on y livre une description de la morphologie de la vie et les groupes ou types humains y sont dépeints comme on dépeint les espèces zoologiques. Il se peut que l'influence russe précisément introduise et déploie au-dessus de la littérature hongroise le ciel bleu des problèmes éternels sans lesquels une littérature nationale ne peut être la littérature que d'une unique tribu humaine. Les recueils d'œuvres complètes n'entrent pas ici en ligne de compte, ce qu'il faut, ce sont des ouvrages élaborés et transformés à notre intention du type de ce que fut pour les Français la monographie d'André Gide intitulée *Dostoïevski*. En attendant, nous devons nous réjouir de chaque traduction qui anticipe sur ce culte en exprimant de manière sérieuse des points de vue amples. »⁹

Les écrivains et poètes hongrois ont servi de médiateurs entre l'Orient et l'Occident en luttant contre la rugosité et le laconisme de notre langue, sa rudesse lapidaire et tous ses défauts. Ils se sont efforcés de réduire ce « syndrome finno-ougrien » dû à ce que nous sommes isolés dans un environnement germanique et slave doté de

9. L. Németh, « Két könyv Tolsztojról », *Nyugat*, 2, 1929, p. 113.

cadres culturels dans lesquels nous ne pouvons nous insérer qu'au prix de grands efforts. Est caractéristique de ce point de vue la querelle qui eut lieu entre László Németh et le coryphée de la revue *Nyugat* (Occident) Mihály Babits, dispute qui tournait autour de la conduite à tenir face au monde étranger, fermeture ou ouverture. Il est évident que Babits ne souhaitait pas fermer les frontières de la Hongrie au monde extérieur dans la mesure où il ne considérait pas le repli sur soi et la résistance passive comme une mesure de préservation, il désirait au contraire ouvrir les portes toutes grandes vers l'Occident. Il voulait introduire la littérature russe dans son pays, mais après qu'elle soit passée au travers du filtre occidental. Au contraire, László Németh voulait accélérer l'ouverture du côté oriental aussi et il soulignait notre rôle de médiation entre les cultures de l'Occident et de l'Orient. Németh, du fait de son désaccord avec Babits, cessa en 1932 sa collaboration à la revue *Nyugat* et fonda une autre revue intitulée *Tanú* (Le Témoin) dans laquelle il publia jusqu'à ce qu'elle soit fermée en 1936. Dans beaucoup de ces textes il appelait les petits peuples européens à reconnaître qu'ils étaient « frères de lait » et il les exhortait à s'unir en une confédération danubienne. Si la Hongrie est un champ d'affrontement entre Germains et Slaves, que peut-elle être d'autre encore ? La revue *Tanú* devait jouer un tout autre rôle que celui de servir de champ de bataille. « Le rêve danubien et ce qui lui était associé, humanisme et socialisme qualitatif, s'efforçaient d'unir en un tout unique les peuples coincés entre les deux grands adversaires en leur permettant ainsi de sauvegarder leurs traditions, leurs cultures et leurs intérêts »¹⁰. Le rôle de la culture hongroise en tant que passerelle, trait d'union, était également souligné par le titre choisi par Németh pour son texte *Most, punte, silta* (« pont » en slave, roumain et finnois) paru en 1940 et qui, cette fois, suggérait aussi le moyen de dépasser le « syndrome finno-ougrien ». D'un pays qui est une cour ouverte à tous les vents, une zone tampon, d'un pays qui sert de cible il est indispensable de passer à un pays qui serve d'intermédiaire entre deux cultures, deux langues, deux visions du monde. En d'autres termes : le pays-passeur doit devenir un pays-passerelle. La condition du bien-être des petits pays d'Europe centrale coincés entre deux grandes puissances ne consiste pas du tout à s'amarrer dans la précipitation et l'effolement tantôt au rivage

10. L. Németh, *A minőség forradalma V-VI*, Budapest, 1943, p. 145.

occidental, tantôt au rivage oriental en espérant assurer leur avenir politique tantôt dans le cadre du Pacte de Varsovie, tantôt dans celui de l'OTAN et à obtenir des résultats économiques tantôt avec l'aide du COMECON, tantôt avec celle de la Communauté européenne. L'avenir de ces pays est bien plutôt de reconnaître leur mission historique d'intermédiaires qui consiste à servir de passerelles culturelles, économiques et politiques.

Les cultures fermées ne connaissent que le monologue ; les cultures ouvertes, par contre, pratiquent le dialogue avec l'héritage culturel universel. La culture hongroise s'ouvrira au dialogue avec les autres cultures lorsque s'établira un dialogue constant avec l'Europe et la Russie, lorsque disparaîtra chez nous le sentiment d'une menace existentielle ; alors seulement nous reconnaitrons qu'adopter une culture différente et l'assimiler ne signifie pas que l'on renonce à sa propre culture mais bien plutôt que l'on élargit et enrichit les traditions nationales à travers l'expérience d'une culture étrangère. Il n'y a qu'ainsi que l'on peut surmonter les préjugés préexistants dans notre vision du monde et réaliser qu'en nous familiarisant avec la culture d'un autre peuple nous nous ouvrons une fenêtre supplémentaire sur le monde. Cela signifie aussi que l'on est capable de surmonter la vision étreinte inhérente à un point de vue unique. Loin d'être stérile le dialogue entre deux cultures est la plupart du temps fécond. « Il n'y a que lorsqu'elle est vue par une culture *autre* qu'une culture étrangère s'éclaire le plus complètement et le plus profondément [...]. Nous posons à une culture *autre* des questions nouvelles qu'elle ne se posait pas à elle-même, nous cherchons en elle réponse à ces interrogations qui nous appartiennent, et cette culture étrangère nous répond en dévoilant à nos yeux en elle de nouveaux aspects, de nouvelles profondeurs de pensée [...]. Dans ce genre de rencontre dialoguée entre deux cultures, celles-ci ne fusionnent pas ni ne se mélangent, chacune d'entre elles conserve son unité et son intégrité *ouverte*, mais elles s'enrichissent toutes les deux mutuellement »¹¹.

Aucune culture nationale ne peut se développer en demeurant en dehors d'un processus d'interaction permanente avec les cultures des autres peuples. La culture de l'Europe est complexe : elle est composée de cultures nationales filles. La question n'est pas de sa-

11. M.M. Vaxtin, *Эстетика словесного творчества*, Moscou, 1979, pp. 334-335.

voir vers quel grand peuple les Hongrois doivent se tourner (le français, ou l'allemand, ou le russe...), mais d'admettre comme présupposé que toute nation peut et doit apprendre chez les autres.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

KEMÉNY, G.G. (dir. publ.). 1961. *Tanulmányok a magyar-orosz irodalmi kapcsolatok köréből I-III (Les relations littéraires russo-hongroises. Recueil d'articles 1-3)*. Budapest (avec résumés en russe).

LENGYEL, B. 1964. *Szovjet irodalom Magyarországon 1919-1944 (La littérature soviétique en Hongrie de 1919 à 1944)*. Budapest, Akadémiai Kiadó (avec résumé en russe).

Orosz írók magyar szemmel I-IV (Les écrivains russes vus par les Hongrois) 1-5. Budapest, Tankönyvkiadó, 1-5, 1983-1993.

T. 1 : Zöldhelyj, Zs. (dir. publ.). 1983. *Az orosz irodalom magyar fogadtatásának válogatott dokumentumai a kezdetekől 1919-ig (Documents sur la réception de la littérature russe en Hongrie jusqu'à 1919)*.

T. 2 : Zöldhelyj, Zs. (dir. publ.). 1985. *Szemelvények a műfordítás történetéből (Pages d'histoire de la traduction littéraire)*.

T. 3 : Dukkon, Á. (dir. publ.). 1989. *Az orosz irodalom magyar fogadtatásának válogatott dokumentumai 1920-tól 1944-ig (Documents choisis sur la réception de la littérature russe en Hongrie de 1920 à 1944)*.

T. 4 : Zöldhelyj, Zs. (dir. publ.). 1993. *Szemelvények a műfordítás történetéből (Pages d'histoire de la traduction littéraire)*.

T. 5 : Kámán, E. (dir. publ.). 1992. *Az orosz és a szovjet irodalom magyar fogadtatásának válogatott dokumentumai 1945-1990 (Documents choisis sur la réception de la littérature russe et soviétique en Hongrie, 1945-1990)*.

Kossuth University, Debrecen (Hungary),
Department of Slavic Languages

Traduit du russe par Roger Comtet

NOTES DU TRADUCTEUR

- [a] Endre Nagy (1877-1919) fut un journaliste et surtout un très grand poète visionnaire.
- [b] István Széchenyi (1791-1860), aristocrate éclairé et homme d'Etat qui a été l'initiateur de nombreuses réalisations et institutions en Hongrie comme l'académie, l'organisation de la navigation sur le Danube ; il est à l'origine du courant d'idées qui a abouti au compromis austro-hongrois de 1867.
- [c] Saint Etienne (970-1038), roi de Hongrie sous le nom d'Etienne I^{er} ; il a fait évangéliser son pays et est considéré comme le fondateur de l'Etat hongrois.
- [d] Poète évêque lié aux humanistes italiens.
- [e] János Batsány (ou Bacsányi) (1763-1845), poète aux idées révolutionnaires lié au mouvement des « Jacobins hongrois », réfugié en France de 1806 à 1814 avant d'être relégué en Autriche.
- [f] Cette revue a joué un très grand rôle dans la littérature et le débat d'idées en Hongrie lors de ses années de parution, du 1^{er} janvier 1908 au 1^{er} août 1941. Y ont collaboré les plus grands talents du pays, tels le poète Endre Ady, l'humoriste Frigyes Karinthy, le nouvelliste Lajos Nagy, les poètes Arpád Tóth et Oskar Géllert, les romanciers Zsigmont Móricz et Mihály Babits, etc. On parle d'un « mouvement Nyugat », avec une ligne libérale et progressiste.
- [g] Voir Johann Gottfried Herder, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, 1-4, 1784-1791.
- [h] Ferenc Kazinczy (1759-1831), écrivain progressiste proche des « Jacobins hongrois » qui a joué un rôle important dans la renaissance de la langue hongroise.
- [j] Cf. *supra*, note [e].
- [k] Mihály Csokonai Vitéz (1773-1805), poète lyrique et patriote qui a subi l'influence de Voltaire et Rousseau et qui s'est exercé à tous les genres.
- [l] Les Coumans (ou Polovtsiens) avaient occupé les steppes entre Dniepr et Volga à compter du IX^e siècle ; ceux qui s'installèrent en Hongrie se sont vite magyarisés, adoptant ensuite le luthéranisme à l'époque de la Réforme.
- [m] Le prix Herder (« Herder-Preis » ou « Gottfried-von-Herder Preis ») a été institué en 1964 par la Fondation allemande FSV ; il est décerné tous les ans par l'Université de Vienne à des hommes de lettres, de sciences ou des arts d'Europe centrale (Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Roumanie, Bulgarie et Grèce) afin de favoriser les relations culturelles et les aspirations à l'unité au sein de l'ensemble géopolitique concerné.
- [n] Après le succès de leur soulèvement contre l'Autriche en 1848, les Hongrois avaient été défaits l'année suivante par les troupes russes appelées à la rescousse par l'empereur François-Joseph.
- [o] L'insurrection de la Pologne en 1863 contre l'occupant russe s'était terminée tragiquement, faute de soutiens extérieurs.
- [p] République instaurée en mars 1918 sur le modèle des Soviets par Béla Kun après l'effondrement de l'Autriche-Hongrie et qui ne tarda pas à succomber aux attaques conjuguées des pays voisins et des alliés.
- [q] Célèbre roman en vers de Pouchkine que l'on considère comme le sommet de son œuvre poétique, inspirant l'opéra du même nom de Tchaïkovski. S'y mêlent deux

intrigues amoureuses : l'idylle entre le héros Onéguine et Tatiana ainsi que celle entre l'ami du premier Lenski et la sœur de la seconde Olga. La traduction hongroise dont il est question était parue en 1866.

[r] László Arany (1844-1898), fils du célèbre écrivain János Arany (dont il sera question plus loin à propos de Gogol), auteur du roman en vers *Le héros des mirages* (1873).

[s] Pál Gyulai (1826-1909), poète et critique très écouté qui avait pris fait et cause pour Petöfi, Arany et les autres poètes nationaux.

[t] Cf. *supra*, note [a].

[u] Gyula Krúdy (1878-1933) a dépeint la Hongrie du passé dans des romans dont l'atmosphère ironique et mélancolique rappelle Tchekhov.

[v] Type littéraire russe (en russe « лишний человек ») des années 1850 illustré par les romans de Tourgueniev et caractérisé par la prédominance de l'introspection et de la réflexion aux dépens de l'action et de l'efficacité, en même temps que par l'attrance pour l'étranger, ce qui privait ce type de héros du contact avec la réalité russe.

[w] Héros du roman du même nom d'Ivan Gontcharov, paru en 1857, symbole de la paresse, de l'indifférence au monde réel et de la fuite dans les souvenirs d'une Russie patriarcale idéalisée.

[x] On sait que ce n'est qu'au terme de longues migrations que les Hongrois, originaires de l'Oural, ont fini par se fixer dans la plaine pannonienne dont la configuration leur rappelait les steppes où ils avaient jusqu'alors nomadisé. L'allusion est moins évidente pour les Russes que les plus anciennes chroniques nous présentent déjà comme de paisibles agriculteurs des plaines, les « Polianes ».

[y] Compromis accordé par l'Autriche, affaiblie par sa défaite à Sadowa, et qui, en 1867, créait l'Etat dualiste d'Autriche-Hongrie.

[z] László Németh (1903-1975), essayiste, se spécialisa dans la traduction de la littérature russe dans la dernière partie de sa vie, alors qu'il était tantôt encensé, tantôt attaqué par la critique marxiste ; il souhaitait faire prendre conscience à ses compatriotes de la mission de la Hongrie : servir de passerelle entre l'Orient et l'Occident.

ZUSAMMENFASSUNG

Die ungarische Sprache und Kultur von finno-ugrischem Ursprung war immer eine alleinstehende Insel zwischen der lateinisch-germanischen und der slavischen Welt. Sie war ein « Fähre-Land », das nicht entscheiden konnte, ob es zum Osten oder zum Westen gehört, deshalb treibt es immer zwischen den zwei Ufern. Die ungarischen Schriftsteller, Übersetzer von literarischen Werken, indem sie mit der Schwerfälligkeit, Wortkargheit, mit der massiven Härte und Fehlern unserer Sprache herunkämpften, vermittelten heroisch zwischen Osten und Westen. Sie versuchten das « Finno-ugrische Syndrom » zu bekämpfen, dessen Sinn darin besteht, daß wir in der indogermanischen und slavischen Welt allein sind, an deren kulturellem Rahmen wir uns nicht oder nur schwer anpassen können.

Laut des Autors ist die grösste Lehre der ungarischen Rezeption der klassischen russischen Literatur, daß sich die ungarische Literatur nur in dem Falle auf den Rang der Universalität erheben kann, wenn sie die europäische Geistigkeit mit der Kultur der Nation und des Volkes vereinigt, und zwar auf die Art, wie darauf die russische klassische Literatur, als Beispiel, hingewiesen hat, sonst bleibt sie grenzeuropäisch, « Stammliteratur ». Die Sendung der Länder vom östlichen Mitteleuropa besteht darin, daß sie zwischen den Kulturen, Sprachen und Weltbildern Vermittler werden, das heisst, daß sie aus einem « Fähre-Land » zu einem Brückenland werden.

SCHLÜSSELWÖRTER

Die Isolierung der ungarischen Literatur und Kultur ; die Bekämpfung des finno-ugrischen Syndroms ; die Vereinigung der europäischen Geistigkeit und der Kultur der Nation und des Volkes.

РЕЗЮМЕ

Венгерский язык и культура ввиду своего финно-угорского происхождения всегда были одиноким островом между латино-германским и славянским мирами. « Страна-паром », не могущая решить свою принадлежность (Восток или Запад), постоянно дрейфует между двумя берегами. Венгерские писатели и поэты, борясь с корявостью и немногословием языка, с его лапидарной твердостью и недостатками, героически посредничали между Востоком и Западом. Они старались победить « финно-угорский синдром », суть которого заключается в том, что венгры одиноки в индогерманском и славянском мире, в культурные рамки которого не могут вписаться, а если это и удастся, то с большим трудом.

По мнению автора, можно сделать следующие выводы относительно восприятия классической русской литературы в Венгрии. Венгерская литература сможет подняться до ранга универсальности только при условии, если сплавит европейскую духовность с национальной народной культурой так, как это продемонстрировала русская литература, иначе

останется окраинноевропейской, « племенной литературой ». Историческая миссия центрально-европейских стран заключается в посредничестве между двумя разнообразными культурами, языками и мирозерцаниями. Другими словами : « страна-паром » должна стать страной-мостом.

КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА

Обособление венгерской литературы и культуры ; преодоление « финно-угорской синдромы » ; сплав европейской духовности с национальной народной культурой.

REZÜMÉ

A finnugor eredetű magyar nyelv és kultúra mindig is magányos sziget volt a latin-germán és szláv világ között. « Komp-ország », amely nem tudja eldönteni, hogy kelethez vagy nyugathoz tartozik-e, ezért folyton sodródik a két part között. A magyar írók, műfordítók küszködve nyelvünk darabosságával, szükzavúságával tömör keménységével és hiányosságaival, hősieen közvetítettek Kelet és Nyugat között. Igyekeztek leküzdeni a « finnugor-szindrómát » amelynek értelme az, hogy magányosok vagyunk az indogermán és szláv világban, amelynek kulturális keretei közé nem vagy csak nehezen tudunk beilleszkedni.

A klasszikus orosz irodalom magyarországi befogadásának legnagyobb tanulsága a szerző szerint az, hogy csak akkor emelkedhet a magyar irodalom az egyetemesség rangjára, ha ötvözi az európai szellemiséget a népi-nemzeti kultúrával, úgy ahogyan arra az orosz irodalom mutatott példát, különben megmarad peremeurópainak, « törzsi irodalomnak ». A közép-kelet-európai országok történelmi küldetése az, hogy közvetítévé váljanak a különböző kultúrák, nyelvek és világképek között, vagyis hogy « komp-országból » hídországgá váljanak.

KULCSSZAVAK

A magyar irodalom és kultúra elszigeteltsége ; a finnugor-szindróma leküzdése ; az európai szellemiség és a népi-nemzeti kultúra ötvözése.